

« Le pub d'Enfield Road » est parcouru des volutes brumeuses et volatiles des souvenirs et des songes de Raymond Raymond. Une odyssee intérieure que Rossano Rosi pare d'une écriture qu'on savoure à chaque phrase.



Rossano Rosi campe un héros évasif auquel on s'attache malgré tout. © DR.

L'épopée floue de l'indécision

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Irène avait fait promettre à Raymond que toujours ils resteraient à Bruxelles, que jamais ils ne voyageraient, que jamais il ne partirait quelque part sans elle. Le voilà pourtant en voyage scolaire à Londres, en prof quasiment à la retraite. Et Irène est restée à Bruxelles. Elle est déçue et ulcérée même si elle n'en laisse rien paraître. Il n'est même pas conscient de l'avoir trahie, ou ne veut pas l'être.

Raymond Raymond (quels patronymes ! c'est pour faire Nabokov et son Humbert Humbert ? Même pas, c'est parce que son père adorait Raymond Goethals !) est un pâle type. Prof de français ringard et obsolète, naïf sinon même enfantin. C'est exactement ce qu'Irène recherchait, ce type d'homme, pour remplir une vie. Il est méprisé par ses collègues, traité de barbon barbant. Il se réfugie dans l'art et la littérature. Ou fait-il semblant ? Parce qu'après tout, il n'a jamais été plus loin que les vingt premières pages de son recueil de poèmes de Keats et il n'a jamais ouvert son roman de Virginia Woolf pourtant acheté quarante ans plus tôt lors d'un précédent voyage à Londres.

Même si sa discipline, c'est de tou-

jours dire la vérité, parfois même avec trop de franchise sinon de brutalité, particulièrement envers Irène, il vit dans le mensonge. « Mais dans *mensonge*, il y a *songe* », dit Rossano Rosi lui-même. Oui, il vit dans le rêve. Et dans l'attention portée aux détails : ce vote qu'il doit émettre dimanche prochain sans savoir sur quel nom il va porter, sa convocation dont il n'est plus tout à fait sûr qu'il l'a aimantée sur le frigo et qui le tarabuste incessamment, la tache d'urine qui s'étale sur son jeans qu'il fait tout pour ne pas montrer mais que tout le monde voit. Et aussi dans le mystère : mais qui est donc cet homme coiffé d'une toque de wolvérène qu'il a aperçu il y a longtemps à Bruxelles et là, maintenant, à la sortie de la National Gallery où il avait essayé d'admirer en paix les Constable et les Hoggart ?

D'île en île

Raymond Raymond vit une véritable épopée. Sauf que son odyssee est un voyage à l'intérieur de lui-même. A la recherche de cet homme de 20 ans qui, avec ses amis Rosencrantz et Guildenstern (tiens, les amis d'enfance du *Hamlet* de Shakespeare), avait déjà fait le voyage de Londres en compagnie de la jeune Irène qui s'était imposée avec

son Leica. Mais cette recherche n'est guère profonde, aboutie. C'est un faux-semblant. Ray, comme on disait il y a 40 ans, s'aveugle. Peu à sa quête, il se laisse plutôt balloter par les infimes événements qui se succèdent pendant ce voyage scolaire : le vol du téléphone d'une élève, la disparition d'une autre, ses collègues féminines dont les aisselles dégagent un fumet terrible, son questionnement quasi métaphysique de la faute de goût qu'il aurait commise en demandant au chauffeur du car s'il avait lu Keats...

Mine de rien cependant, l'odyssee s'arrête d'île en île sur des questions essentielles : la volatilité de l'amitié, la difficulté de communiquer, l'enseignement contemporain, le couple, la différence. D'autant plus fortes, ces interrogations, que les escales sont éphémères et que le voyage reprend vite vers les chimères des nuages. C'est d'ailleurs ce qu'il préfère, Raymond Raymond, les nuages. Plus que les étoiles. Son voyage, c'est l'épopée de l'indécision, de l'atermoiement.

Et puis il y a cette écriture, très littéraire, ciselée, travaillée, truffée de références, de métaphores et d'ironie et que l'on goûte comme un bonbon acidulé. Avec félicité.